

Céline, d'une polémique l'autre



Céline à Meudon, en juin 1956

Deux livres
sont consacrés
à Céline
qui relancent
une polémique
sur ce génie
de la langue,
pourtant
antisémite.

Trente-cinq ans après sa mort, Céline fascine encore : à droite, à gauche, aux extrêmes. A l'évidence, cette fascination unanime vient d'une force littéraire, non d'une idéologie extérieure aux romans. Pourtant, c'est toujours de l'idéologie que l'on débat. Comme si un écrivain était moins écrivain parce qu'il est antisémite, ou un antisémite digne de plus d'indulgence parce qu'il est écrivain. Aujourd'hui, l'offensive anticélinienne remet en cause l'œuvre littéraire et l'originalité de la langue.

Michel Bounan, dans *Céline et l'art de son temps* (éd. Allia) a ouvert le bal, relancé par Jean-Pierre Martin avec *Contre Céline* (éd. Corti). Bounan inclut Céline dans un processus antisémite mondial :

les citations sont soigneusement coupées, tirées de leur contexte et judicieusement détournées. Avec les mêmes procédés, Martin voit dans l'invention du style pointilliste le but unique de servir l'idéologie nazie. Pour faire la part des choses, une meilleure connaissance de la vie et l'œuvre de Céline s'imposerait. Si ces critiques sont anachroniques et manquent de rigueur, elles permettent, plus insidieusement, de faire resurgir des idées sur lesquelles prolifère l'extrême droite. Mais où donc est passée la littérature ? Et la critique littéraire ? Henri Godard, professeur de littérature à Paris-IV, auteur de l'édition critique des quatre volumes de Céline dans la Pléiade, sort de sa réserve pour analyser ce phénomène (1).

Politis : Qu'est-ce qui explique la sortie simultanée de ces deux ouvrages ?

Henri Godard : Les conjonctures idéologiques sont certainement liées aux craintes que provoquent les succès électoraux de Le Pen. Indirectement, il y a aussi une réaction contre une recon-

naissance de Céline, comme la fin de l'édition des romans dans la Pléiade ou l'inscription au programme d'agrégation. Il y a, dans le Céline des pamphlets (2), et qui s'exprime par bribes ailleurs, une orientation idéologique qui fait horreur. Et, aujourd'hui, on tendrait à ne voir plus qu'elle. C'est normal de la part des gens qui ne le connaissent pas, c'est plus étonnant de voir abonder dans ce sens des écrivains, des critiques, qui devraient faire la part des choses. Tout cela en prenant des airs de triomphateurs, de donneurs de leçons, des attitudes d'héroïsme, de ceux qui découvrent enfin la vérité que les autres ne veulent pas voir. Chez Martin, l'appropriation qui est faite de toute sensibilité aux témoignages sur les camps, est inadmissible. Comme s'il fallait choisir entre lire des romans de Céline et lire Robert Antelme ou Primo Levi. Comme s'il était exclu qu'on puisse être sensible aux deux à la fois.

En matière de critique, le plus frappant est la manière de traiter des derniers livres de Céline (3), écrits entre 1945 et sa mort, aujourd'hui publiés dans la Pléiade et parmi les plus lus. Ces livres dans lesquels les amateurs de littérature voient l'aboutissement de l'art célinien, de l'écriture. Martin propose de rejeter ces romans dans la mesure où ils ne seraient que des pamphlets déguisés. Il estime que la seule chose qui importe à Céline est de perpétuer sa vision de l'Histoire et de se maintenir dans son antisémitisme. Il y a ici des mises au point à faire et des responsabilités à prendre. Sur ces volumes, on relève deux douzaines de phrases qui rappellent des positions de Céline et peuvent apparaître comme autant de provocations à l'égard du lecteur à l'époque où elles sont écrites. Elles n'apparaissent à aucun moment comme des formules de prosélytisme. Il sait que 99 % des lecteurs sont hostiles et condamnent ce genre de propositions. Ces phrases tirées de leur contexte sont insupportables. Mais, prises où elles sont, elles ne justifient pas qu'on passe à la trappe ce qui fait la valeur de ces livres, c'est-à-dire l'extraordinaire tableau d'un moment historique, et cette sorte de condensé de la violence du XX^e siècle.

Ni Kundera, ni Kristeva, ni Sollers, ni vous, n'êtes épargnés. Comment expliquez-vous cela ?

Nous sommes, à des titres divers, parmi ceux qui ont essayé de démontrer la valeur littéraire de

Céline. Si le but est de contester celle-ci, tous ceux qui ont voulu affirmer cette valeur deviennent à leur tour contestés.

Que pensez-vous des accusations de négationnisme, lepénisme ?

Ce sont des choses primaires et inattendues de la part de gens censés réfléchir sur la littérature. Il s'agit de réduire simplement un écrivain à son seul substrat d'idées, et encore pas n'importe quelles idées, puisqu'on ne retient que cette obsession idéologique. Ces critiques ne parviennent pas à faire la différence entre ce qu'il y a d'idéologique et le reste, qui relève d'un imaginaire, d'un travail de la langue.

Martin épingle les superlatifs employés à propos de Céline. Mais l'écrivain est un cas limite qui pousse les contradictions, les écarts aussi loin que possible, et d'abord l'écart entre les positions idéologiques les plus inacceptables, et la puissance de l'œuvre. Inévitablement, on est amené à employer des expressions elles-mêmes limites et superlatives. Quiconque a donné sa voix à l'antisémitisme dans les années 37-39 touche à l'horreur. Et c'est bien pour cela qu'on doit respecter les gens qui se refusent à lire Céline, quelle qu'en soit la valeur littéraire. Cela n'est insupportable que lorsqu'ils entreprennent de démontrer que les romans sont nuls ou dangereux.

La petite musique célinienne couvrirait, selon Martin, la voix de l'idéologie.

Cela me paraît parmi les thèses les plus faibles et les plus dangereuses, prenant au pied de la lettre ce qui, chez Céline, est une métaphore. La petite musique célinienne est en effet obtenue avec des mots, avec une sensibilité aux mots, liée à la manière dont on reçoit une langue à un moment donné de son histoire. Tout cela comprend des éléments qui se rapprochent par métaphore de la musique, comme la cadence, mais sans être pris pour de la musique, et justiciable à partir de là d'une critique comme celle-ci, à savoir qu'on ne peut plus penser quand on écoute de la musique, qu'on absorbe sans s'en apercevoir une idéologie. Si la prose de Céline a cette force d'éveiller notre sensibilité à des détails de la langue, c'est le contraire de l'effet d'endormissement incriminé. Il y a assez de vrai scandale dans Céline pour ne pas en mettre là où il n'y en a pas.

La notion du mal...

« Céline pose à neuf dans toute son acuité l'éternelle question des rapports de la littérature et de la morale. Il ne nous la pose qu'indirectement, puisque celles de ses œuvres qui nous procurent ce plaisir ne sont pas celles qui prennent ses idées pour sujet, mais cela ne l'empêche pas de nous atteindre, parce que le point dont il s'agit est l'un de ceux dans lesquels s'est désormais concentrée pour nous la notion du mal. »

In *Céline scandale*, Henri Godard, Gallimard, 1994.

Un lecteur de Céline fait-il un antisémite ?

C'est absurde. Il n'est ni un antisémite avoué, ni un antisémite latent. Il est quelqu'un qui lit un grand écrivain et qui sait que, par ailleurs, malheureusement, cet écrivain a été raciste et antisémite.

On ne peut pas forcer quelques-uns à voir ce qui est l'évidence pour les autres, c'est-à-dire l'immense expérience humaine qui se trouve brassée dans les livres de Céline, où il a su trouver les mots et le ton pour dire non pas seulement

la haine mais aussi la douleur des exclus et le comique de l'humanité.

Propos recueillis par Jean-Claude Renard

(1) Henri Godard est également l'auteur de *Poétique de Céline* (Gallimard) et dernièrement de *Céline scandale* (Gallimard) qui définit sans complaisance les problèmes entre l'écrivain, la littérature et l'antisémitisme.

(2) Les pamphlets de Céline sont interdits de republication de la volonté de l'auteur même, puis de sa femme.

(3) *Féerie pour une autre fois, D'un château l'autre*, Nord et Rigodon.

Céline entre Les Lignes

Dans *Contre Céline*, Jean-Pierre Martin dénonce « une lecture purement esthétique, suspecte d'ignorer des attendus idéologiques »

Céline était un grand écrivain et un porte-parole du racisme ; c'est pour s'arrêter sur ce « et » que Jean-Pierre Martin vient de publier un irrévérencieux *Contre Céline*, sous-titré « roman », pour rappeler que l'on ne peut ignorer ou minorer l'un ou l'autre aspect, également importants, et qui définissent la personnalité de l'écrivain. Or il est fréquent que l'on voie revendiquer une lecture de Céline essentiellement esthétique, éloge du style incontestable ; manière de se tirer d'un mauvais pas inconfortable.

On ne peut faire l'économie du sens et de la responsabilité de l'écrivain. Au-delà des pamphlets, interdits, l'œuvre de Céline est traversée par l'histoire et nourrie d'une rhétorique de la haine plus ou moins visible... souvent plus. Sans assassiner Céline, Martin a pour objectif de restaurer le portrait à l'usage des lecteurs qu'il faut, d'après lui, toujours imaginer naïfs.

D'une plume rageuse, ironique et argumentée, il montre comment Céline s'est employé à légitimer ses propos, à élaborer au fil de ses commentaires l'autoportrait posthume qui lui convenait, à édifier une mythologie relayée par les céliniens : la bonté ostentatoire du bon médecin des pauvres identifié à l'écrivain, l'image de martyr, victime et innocent (même les Allemands ne l'aimaient pas), l'image du pacifiste traumatisé par la Première Guerre (qui ne se privera pourtant pas d'inciter à la haine raciale à l'orée de la Deuxième), la névrose ou délire de persécution à propos de son antisémitisme, la revendication du style loin de toute pensée organisée.

Fidèles au souhait de Céline, de grands spécialistes (Sollers, Kristeva, Godard) montreront qu'il voulait rendre le lecteur sensible à la mu-

sique des mots et repousser le sens au deuxième plan. Nul ne contestera « la petite musique », incomparable, l'art d'agencer les sons, de rendre audacieusement l'oralité. Mais Martin y détecte une stratégie stylistique « du sous-marin », par laquelle « le lecteur anesthésié ne voit pas l'attribution du sens qui s'ensuit ». Attentifs à la musique des mots, fascinés par les beautés du style, on est distrait de leur sens, c'est l'arbre qui cache la forêt. Accorder sa vigilance à la forme en ignorant le sens relève « d'une lecture purement esthétique, suspecte d'ignorer les attendus idéologiques », dit Martin ; l'œuvre de Céline n'est pas monolithique, elle est traversée par l'histoire et le politique ; tout n'était pas contenu dans le premier Céline ». Ses propos sont d'autant plus dangereux que son talent est immense. Exceptionnellement doué d'une part, et déséquilibré de l'autre, on peut dire



Louis-Ferdinand Céline et Lucette, en novembre 1949

tion, il a mis son style au service de l'intolérance et de sa folie.

Minimiser la portée de son racisme c'est, sans le vouloir, pratiquer une lecture édulcorante, voire révisionniste de Céline ; ironie cynique. Pour Jean-Pierre Martin il est urgent d'assumer les contradictions et de « traverser le consensus imaginaire, la mythologie dont Céline est l'objet. La lecture critique a pour fonction de dévoiler les ruses du style, de mettre en rapport le sens et la forme. Il faut lire Céline debout, tout Céline, sans omettre aucune dimension et en toute admiration ».

Corinne Denailles

Contre Céline, Jean-Pierre Martin, José Corti, 186 p., 90 F.